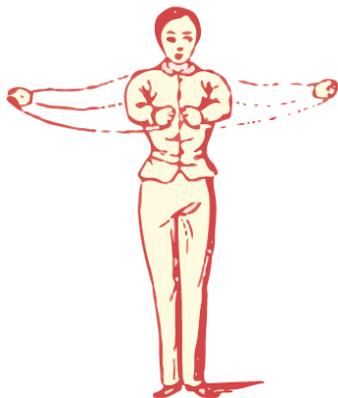


Myriam Chérel interviewe Hélène Bonnaud



Hélène Bonnaud, psychanalyste à Paris, membre de l'ECF et de l'AMP, a choisi pour « Lacan sens dessus dessous » une phrase de Lacan extraite du Séminaire *Le Sinthome* : « les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ¹ ».

Hélène Bonnaud — Cette phrase est pour moi comme une lumière, alors qu'il y est fait état d'un son, d'une résonance. L'effet d'éclairage qu'elle produit vient du fait qu'elle parle de la pulsion mise en lien avec la parole, avec le dire. C'est lumineux parce qu'elle réconcilie deux choses essentielles pour la psychanalyse : d'un côté le signifiant et de l'autre le corps. La pulsion c'est tout ce qui habite notre corps et les mots aussi. Quand j'étais très jeune analysante, je venais en analyse pour traiter des problèmes de pulsion orale et j'étais confrontée au fait que dans l'enseignement de Lacan, en tout cas le peu que je pouvais en lire et en entendre, tout était ramené à la primauté du signifiant. Le signifiant « corps », je ne le rencontrais pas. La question s'est assez vite résolue dans mon analyse, mais justement je me demandais comment cela avait traité la pulsion alors que je ne faisais que parler. C'était une façon naïve de poser les questions. Où passe cette pulsion ou plutôt comment se modifie-t-elle dans l'analyse ?

Myriam Chérel — Que diriez-vous de ce qu'est la pulsion ?

H. B. — C'est une poussée, quelque chose qui s'impose, qui ne négocie jamais, c'est quelque chose qui vous rend dingue. D'une certaine façon on n'arrive pas à la maîtriser. Donc comment se fait-il que dans l'analyse, peu à peu, ça se remet à sa juste place, et que ses effets négatifs finissent par s'estomper ? À ce moment-là je n'avais pas le concept de jouissance, qui est fondamental. C'est ça que je trouve si essentiel dans cette phrase : « les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire ». Cela me renvoie aussi à la fin de l'analyse, à la percussion du signifiant sur le corps qui est dans le Séminaire sur *Le Sinthome*.

M. C. — Vous souvenez-vous du moment où vous avez découvert cette phrase ?

H. B. — Je l'ai lue quand le Séminaire est sorti, et j'ai dû vraiment m'y attacher quand j'ai entendu « L'Un tout seul ² » de Jacques-Alain Miller et lorsque j'ai moi-même fait la Passe.

M. C. — On entend aussi l'écho de cette phrase dans le titre de votre livre : *Le corps pris au mot* ³ ! Lacan précise : un écho qu'il y a dans le dire. Comment saisir l'effet d'un dire sur la pulsion ?

H. B. — Ce qui m'interroge dans cette phrase c'est le signifiant « écho ». J'ai réfléchi sur ce que c'était cet « écho » : c'est un son qui rencontre un obstacle et qui ensuite se répercute. Ce n'est donc pas un son premier, l'écho est toujours un son qui rencontre un obstacle et se

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 17.

² Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

³ Cf. Bonnaud H., *Le corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut*, Paris, Navarin / Le Champ freudien, 2015.

répercute. Je me suis demandé quel était cet obstacle dans l'analyse ? C'est l'analyste qui occupe cette fonction par rapport à la parole analysante qui déblatère, qui fuit, etc.

M. C. — C'est la scansion, c'est l'acte de l'analyste.

H. B. — C'est la scansion et c'est aussi quand l'analyste reprend les signifiants, quand il fait écho à un dire. On n'a pas forcément l'idée que ce dire-là a une importance. C'est le travail de l'analyste de retenir, de mettre en valeur, d'éclairer, de surligner un certain nombre de signifiants. Il se fait l'écho de notre dire. J'ai trouvé que cette idée d'« obstacle », de la rencontre de l'obstacle, était formidable parce que d'une certaine façon cela indique le fait que dans l'analyse il ne s'agit pas seulement d'une écoute. C'est une écoute, mais singulière, qui cherche à faire, à opérer un tri dans les signifiants que l'on entend de son analysant. Et donc ça se répercute en tant que *son*.

M. C. — Et l'équivoque ?

H. B. — Je suis sensible à l'équivoque à condition qu'elle ne fasse pas résonner que le sens, à condition qu'elle touche au réel mais pas seulement à la jouissance oralisée de la parole. On peut toujours faire équivoquer les mots, mais ça fait jouir le sens, ça le nourrit. J'ai donc un bémol de ce côté-là. Il faut qu'elle touche à quelque chose qui relève du réel, qui dérange plutôt qu'elle ne satisfait.

M. C. — Dans cette citation, il y a aussi la dimension du corps. Vous parlez de l'acte de l'analyste... *pas sans le corps*, ai-je envie d'ajouter. Dans notre modernité, des analysants peuvent demander des séances via Facetime ou WhatsApp, quand ils sont en déplacement pour raison professionnelle. Qu'en pensez-vous ?

H. B. — Je pense que c'est possible quand c'est l'absence de quelqu'un qu'on connaît. Mais là où l'analyse n'est pas possible sans le corps, c'est quand le transfert n'est pas noué, quand il n'a pas commencé, quand on ne sait rien d'un sujet analysant. Le corps est essentiel, c'est d'abord la rencontre de deux corps. Quand j'ai écrit *Le corps pris au mot*, c'était à la fin de mon mandat d'AE, j'avais beaucoup travaillé sur la percussion du signifiant et je voulais saisir comment s'articulent le corps et le signifiant dans les cures que je mène. Je cherchais cette articulation entre le corps et la langue.

M. C. — Tout cela revient à parler de *lalangue*.

H. B. — *Lalangue*, qui est une élucubration qui n'a pas de sens. C'est avant même le langage. Lorsqu'on entend des tout petits enfants, on voit à quel point cette *lalangue* est de jouissance mais aussi singulière à chacun.

M. C. — De jouissance, c'est-à-dire qu'elle n'a vraiment pas valeur de communication.

H. B. — Ça, c'est difficile à dire. On peut l'entendre en effet comme une autosatisfaction, une auto-jouissance de s'entendre. C'est ça aussi l'écho ! C'est la jouissance d'entendre sa propre voix se répercuter dans une montagne...

M. C. — Ce qu'adorent faire les enfants dans les tunnels, dans les halls.

H. B. — C'est la résonance de sa propre voix qui provoque une dimension Autre et qui traverse le corps.

M. C. — Qui quitte le corps, presque.

H. B. — Qui le quitte oui, qui jaillit, qui est hors corps, qui vient d'ailleurs. On ne sait pas d'où d'ailleurs. En tous les cas elle part quand même du corps et se transforme. L'écholalie aussi, c'est la jouissance de *lalangue* qu'on entend dans l'écho.

M. C. — Voilà pourquoi on aime tant ça enfant !

H. B. — C'est l'écholalie de sa propre voix, cette répercussion dont finalement nous faisons grand cas puisqu'avec l'ouverture vers le dernier Lacan nous cherchons justement cette percussion d'un signifiant tout seul dans le corps. Qu'est-ce qui a fait écho de ce signifiant tout seul dans notre corps ?

M. C. — Voilà donc le chemin avec vos analysants !

H. B. — Oui, et mon propre chemin aussi. Mon chemin a été très très long. Je savais que j'avais terminé quelque chose mais je restais toujours avec ma question première – elle du corps. Je n'arrivais pas à terminer parce que j'étais travaillée par le fait que cette jouissance du corps restait là, ne bougeait pas, ne changeait pas, était fixée et indicible. Quand Jacques-Alain Miller nous a permis d'attraper cette question et de parler de la fixation de jouissance, ça m'a permis de trouver comment s'est nouée pour moi cette histoire avec la parole et le corps. C'est toujours dans l'après-coup qu'on saisit en quoi ça a eu lieu dans la séance. On le sait peut-être très peu de temps après, en sortant de la séance, même, on aperçoit quelque chose de ce qu'il s'est passé. C'est très intéressant, cet après-coup immédiat et comment ça va se dire ensuite. Parce que finalement, cette percussion du signifiant il faut pouvoir la dire, la transmettre.

M. C. — Quelle incidence dans votre pratique d'analyste ?

H. B. — L'incidence, c'est surtout qu'ayant terminé mon analyse, étant absolument sûre d'avoir été jusqu'au bout de mon analyse – ce qui n'est pas rien pour moi parce que je n'arrivais pas à trouver une issue –, je peux vraiment m'appuyer sur ce fait-là, du trajet logique de mon analyse, et ça me sert. D'abord, ça m'a beaucoup libérée d'un certain nombre de préjugés qu'on se traîne sur la façon dont il faut être en tant qu'analyste. Je n'ai plus ces préjugés qui m'encombraient, notamment sur la durée des séances, sur le nombre de séances, sur faut-il allonger ou pas. Je vis tout ça autrement, ça m'a beaucoup allégée. Et puis de vouloir absolument que tout soit proprement analytique. Je sais qu'il y a des cas où on se sert de la psychanalyse, mais finalement on ne sait pas trop comment ça fait écho pour l'Autre et parfois, on n'a pas forcément le sentiment que ça fasse écho justement. C'est comme ça, il faut l'accepter. On ne peut pas forcer un sujet à s'analyser s'il n'est pas attrapé par ce signifiant-là également. Ça me sert pour entendre, faire mon travail d'analyste. Et surtout ce qui me plaît au-delà de la rencontre avec chacun, c'est la langue, c'est le rapport singulier de chacun à la langue...

M. C. — ... unique à chacun.

H. B. — Unique à chacun. Mais aussi la construction qu'un sujet peut faire de son histoire, même si là on peut y reconnaître un certain amour d'un sujet à lui-même. Il y a quand même de l'amour dans tout ça.

M. C. — C'est l'amour de transfert.

H. B. — Oui, mais pas seulement.

M. C. — C'est pourquoi je vous posais tout à l'heure la question des corps, parce qu'effectivement on a l'idée que l'amour sans cette mise des corps, ce n'est pas possible.

H. B. — Absolument, la libido est consubstantielle à l'être. Mais avec la libido, il y a le pire et le meilleur ! C'est ça la folie pulsionnelle, c'est quelque chose qui peut vous ravager, même dans l'amour. L'amour peut être un ravage mais la pulsion peut être une autre forme de ravage qui ne met pas en jeu l'Autre, ou moins. Dans l'amour, le ravage mère-fille, la mère autant que la fille, il y a deux sujets qui se ravagent, se font du mal, ne s'entendent pas. Mais la pulsion avec le sujet lui-même, ça ravage autant, et en même temps c'est une auto-jouissance, l'Autre y est mais de façon floue ou fragile.

M. C. — Le plus fort que soi...

H. B. — Le plus fort que soi, en effet.

M. C. — Vous disiez qu'il n'y a pas que l'amour de transfert...

H. B. — Le transfert est essentiel dans la psychanalyse, mais je parlais de la façon dont on entend la question de l'amour dans l'amour pour soi, l'amour de soi dans l'analyse. La façon dont on s'aime.

M. C. — Versant narcissique. Des fois un peu paranoïaque mais narcissique surtout.

H. B. — C'est une dimension sonore aussi. Parce que ça s'entend.

M. C. — S'entendre soi-même.

H. B. — Les patients s'en plaignent quelquefois. Ils entendent cette dimension où parler, c'est s'aimer ou au contraire, ne pas se supporter. Parler c'est jouir de soi aussi, c'est une auto-jouissance. Et c'est compliqué. On a le corps qui se jouit, mais dans l'analyse on fait l'expérience d'une jouissance du dire qui est aussi corporelle, parce qu'on la ressent dans son corps. C'est un nouage, c'est ça qui m'intéresse.

M. C. — Merci Hélène Bonnaud.